

Barbara Fontaine

Une Française dans la Baltique

Je me souviens très bien du jour où j'ai pris la décision de séjourner au Baltic Centre, collège pour traducteurs et écrivains situé sur l'île suédoise de Gotland, dans la mer Baltique. C'était à Arles lors de mes toutes premières Assises, en novembre 2000. L'ATLF avait invité pour sa table ronde les directeurs de divers collèges européens, dont Lena Pasternak, qui représentait le Baltic Centre. Dès qu'elle a présenté son centre, j'ai eu envie d'y aller, « baltique » faisant partie de ces vocables qui m'ont toujours fait rêver, bien plus d'ailleurs que sa traduction allemande *Ostsee* (littéralement « mer de l'est »), dont j'ai parfois du mal à croire qu'elle désigne la même mer. Si l'on ajoute à cette attirance vague et essentiellement lexicale le fait que j'ai, depuis toujours aussi, une prédilection pour les îles, petites et grandes, on comprendra ma toquade pour le Baltic Centre. Mais ce que j'ai moi-même plus de mal à saisir, c'est la raison pour laquelle j'ai attendu tant d'années avant de réaliser ce vœu. Était-ce de peur d'être déçue ?

Toujours est-il que le 29 juin 2007, je me suis envolée pour Stockholm, d'où j'ai pris d'abord un car, puis un bateau qui, en trois heures, m'a conduite jusqu'à l'île de Gotland. J'allais y séjourner quatre semaines, avec comme tâche à accomplir l'ultime relecture d'un magnifique petit roman particulièrement difficile.

Il est environ 20 heures lorsque mon bateau accoste. Pour atteindre le Centre, situé tout en haut de Visby, qui est la capitale de l'île, je partage un taxi avec un charmant Suédois francophone qui tient absolument à m'offrir la course. Je me dis : on ne peut rêver meilleur accueil. Et nous traversons une somptueuse ville médiévale très animée, baignée d'une douce lumière rose. À peine arrivée au Centre, où tout le monde a fini de dîner depuis

longtemps (pire qu'en Allemagne !), je ressors pour explorer les lieux. C'est l'extase... Visby est une ville hanséatique assez bien conservée, même si on l'a baptisée « la ville des ruines et des roses ». En fait de ruines, il s'agit surtout d'églises gothiques à moitié détruites, dont les silhouettes confèrent à la cité une allure très particulière. Quant aux rosiers, ils décorent pratiquement chaque maisonnette en bois ou en pierre, qu'elle soit ou non pourvue d'un jardin. On imagine l'impression que peut laisser la découverte d'un tel lieu après un voyage de dix heures, dans la lumière dorée d'un soir d'été. Je m'étonne encore d'avoir pu dormir cette première nuit. D'autant que je suis retombée en extase dès que je suis entrée dans ma chambre, qui donnait à l'Ouest et sur la mer. Au premier plan, juste sous mes fenêtres, la cathédrale (très quelconque), au second plan les toits rouges de la ville, au fond la mer Baltique... La chambre est petite, mais le bureau est placé devant la fenêtre et je me demande déjà si ce panorama sera plutôt propice ou hostile à ma concentration.

Le Baltic Centre est composé de deux maisons toutes proches. L'une abrite les onze chambres, dont la moitié seulement donnent sur la mer (mais d'autres, en contrepartie, sont très spacieuses) ; l'autre est consacrée aux parties communes : une bibliothèque où l'on ne s'installe guère car c'est une pièce de passage, la petite salle des ordinateurs, une grande cuisine/salle à manger très chaleureuse et, au premier étage, le bureau de la directrice et le salon, une immense pièce aménagée dans les combles, tapissée de livres, garnie de canapés et agrémentée en outre d'une cheminée et d'un piano. Un endroit où l'on se verrait bien passer de longues soirées d'hiver. Mais curieusement, pendant le temps de mon séjour, je n'y ai pratiquement croisé personne. Était-ce dû à la saison ? On ne peut pas dire pourtant que les soirées estivales de la Baltique invitent à rester longtemps dehors. Mais les réunions conviviales avaient plutôt lieu autour de la grande table en bois de la cuisine.

Passé les premières heures de l'enchantement et les premiers jours de l'acclimatation, il a bien fallu se mettre au travail. Et je dois dire que ce qui m'a un peu gênée au début, c'est, comme nous le sommes dit avec Aline Schulman, présente à mon arrivée, le vague sentiment de mener une vie monastique. L'exiguïté de la chambre, qui n'est pas reliée à Internet, le calme du lieu et surtout la possibilité de passer une journée entière sans croiser personne faisaient en effet, les premiers jours, une impression assez étrange. Et il faut dire que le fait de ne pas partager les mêmes horaires de repas que les Nordiques ne facilitait pas les rencontres. Pour ne pas dîner seule, j'aurais dû dîner à dix-huit heures, ce qui m'est particulièrement difficile quand il fait jour jusqu'à minuit. Heureusement, les premiers temps,

Aline Schulman était encore là avec ses habitudes espagnoles et, les derniers temps, une certaine convivialité s'était installée au mépris de tous les horaires.

Pour revenir à l'ambiance monastique qui m'a surprise au début, je pense avec le recul qu'il me fallait ce genre d'expérience pour réaliser, *a contrario*, à quel point les conditions dans lesquelles je travaille chez moi sont peu propices à la concentration : téléphone, Internet, radio etc. offrent autant d'occasions de me détourner de mon travail. Cela ne veut pas dire qu'en rentrant à Paris je me suis débarrassée de ces « parasites ». Mais cela m'a fait réfléchir sur mes habitudes, et ce n'est sans doute pas le moindre bénéfice de ces séjours. En tout cas, finalement, la vue de la mer, le souffle du vent et le carillon récurrent de la cathédrale se sont avérés moins distrayants que le téléphone, Internet et la radio. Et sûrement plus inspirants aussi. Au point que cela m'a donné envie d'écrire. A plusieurs reprises, je me suis dit « c'est le lieu idéal pour écrire ». Il faut dire que j'étais entourée d'écrivains, ceux-ci étant un peu plus nombreux dans le Centre que les traducteurs. J'ai côtoyé durant mon séjour des écrivains polonais, danois, suédois, allemand, islandais et estonien, des traductrices roumaine, islandaise et allemande. Je ne dirais pas que je me sentais comme une intruse parmi ces riverains de la Baltique, mais j'ai eu bien souvent un sentiment tout à fait inédit : celui d'être la « méridionale » de service ! Plus sérieusement, j'ai beaucoup apprécié de rencontrer des nationalités qu'on ne rencontre pas tous les jours, même à Arles ou à Straelen. Le couple d'Islandais, notamment, racontait son pays d'une façon extraordinairement dépaysante. Je savais que l'Islande passe pour être le pays du monde où on lit le plus, mais j'ignorais que tous les Islandais écrivaient, même s'ils ne deviennent pas tous écrivains, et qu'un Noël ne peut se concevoir là-bas sans que chacun reçoive au moins un livre.

J'ai déjà laissé entendre que certaines soirées n'avaient pas été si monastiques que ça. Je songe ainsi à deux soirées-lectures organisées par le Centre, qui m'ont laissé un souvenir particulièrement vif. Lena Pasternak invitait régulièrement un poète suédois à faire une lecture dans cette cathédrale dont le doux carillon berçait mes journées (et mes nuits d'ailleurs). Une lecture en suédois, bien sûr, entrecoupée de musique jouée à l'orgue. Je ne comprends pas un mot de suédois (même en étant germaniste), mais j'allais à ces lectures comme l'on va au concert : pour écouter la musique de la langue. Pour me croire encore un peu plus dans un film de Bergman. Après la lecture, le poète était invité à dîner au Centre avec ses pensionnaires, dans la bibliothèque transformée pour l'occasion en salle de banquet. Et là, l'atmosphère bergmanienne cédait la place à une ambiance plutôt danoise : je me croyais une des protagonistes du *Festin de Babette*. Je

n'oublierai pas non plus de sitôt la saveur de la soupe de poisson et des crevettes fumées que l'on nous servait ces soirs-là. Ni le français impeccable dans lequel s'exprimait le poète suédois assis à mes côtés, tellement naturel et décontracté que j'ai eu du mal à croire ensuite qu'il s'agissait d'un éminent écrivain, membre de l'Académie Nobel – mais dont je n'ai malheureusement pas retenu le nom.

Un autre événement littéraire notable est le Festival international de poésie, organisé tous les ans par le Baltic Centre à la fin du mois de juillet. Je ne saurais en dire grand-chose car j'ai dû précisément quitter les lieux à ce moment-là, faute de place ; mais j'ai compris que les poètes invités, de diverses nationalités, étaient amenés à faire des lectures en différents points de l'île. En partant, j'ai regretté de ne pas être poète.

Enfin, je ne voudrais pas terminer mon récit sans ajouter deux mots sur l'île, car je ne serais pas honnête en faisant croire que je suis restée douze heures par jour à travailler devant ma fenêtre. Comme je n'étais pas soumise à une échéance trop pressante, j'ai consacré plusieurs journées à la découverte de l'île. Je n'ai pas tenté, comme je l'avais espéré avant d'être sur place, de faire le tour de l'île à vélo. D'une part, Gotland est à peine moins grande que la Corse, d'autre part le vent est tel, dès qu'il souffle – et il souffle souvent –, que l'on préfère n'avoir à effectuer les trajets que dans un sens, le bon. Je l'ai appris à mes dépens le premier jour où je me suis aventurée à vélo en longeant la côte ouest : les 22 kilomètres du retour, contre le vent et en partie sous la pluie, sont restés gravés dans ma mémoire autant que dans mes muscles ! Or il y a un moyen bien pratique d'éviter ces désagréments : on peut monter dans tous les bus avec son vélo. Les vélos, d'ailleurs, sont mis à la disposition des pensionnaires par le Centre.

Enfin, dernière remarque d'ordre touristique, *last but not least* : Ingmar Bergman étant pour beaucoup dans mon attirance pour la Suède, j'ai absolument tenu à faire un tour sur « son » île, Fårö, distante de Gotland de quelques kilomètres seulement. Fårö est beaucoup plus sauvage que Gotland et mérite notamment une visite à cause de ses extraordinaires *raukar*, sculptures naturelles géantes taillées par la mer dans la roche calcaire. En revanche, inutile d'espérer entr'apercevoir la maison où vécut feu Bergman ; le lieu en est gardé strictement secret. Mais on comprend que le cinéaste ait choisi pour retraite ces côtes arides et balayées par les vents, où l'hiver doit être particulièrement âpre et long. D'ailleurs, Bergman est mort le jour même où je quittais la Suède, ce qui a teinté mon voyage de retour d'une mélancolie certaine.

Pour obtenir des informations pratiques sur les modalités de séjour au Baltic Centre, il suffit de connaître l'anglais et d'aller sur le site :

<http://www.bcwt.org>. On pose sa candidature via Internet et on s'arme de patience car Lena Pasternak est charmante mais du genre flegmatique. Il ne faut pas hésiter à la relancer si on n'a pas de réponse après plusieurs mois, ni à reposer sa candidature si elle est refusée la première année. Car le Centre, comme son nom l'indique, donne tout de même priorité aux riverains de la Baltique.